

abécédaire d'avenir

"De l'encre et du papier au coeur de l'humain" vol 3

	Éditorial	3
alors	Anne-Marie Suire	5
	Agnès Petit	6
après-demain	Michel Neumayer	7
aube	Didier Bazile	8
	Christian Castry	9
	Chantal Blanc	10
	Marie-Christiane Raygot	11
battements	Noëlle de Smet	12
	Pascale Lassablière	14
	Michèle Monte	16
cursives	"Écrire... une vie en plus "	
	Un entretien avec Lucile Borde auteure et lauréate du prix "Lecture en tête" de Laval	18
debout	Christiane Lapeyre	29
	Gislaine Arieu	30
dériver	Paul Fenoult	31
éclairer	Jeannine Anziani	32
étrangement	Teresa Assude	34

folie	Dominique Hebert	35
fraternité	Nicole Digier & Madjid Larbi	36
graphismes	Antoinette Battistelli	17 - 28 - 39
griffonner	Marie-Noëlle Hopital	37
	Claude Ollive	38
insurgé	Patrick Le Divenah	40
musique	Any Souchot	42
notules	Marcel Migozi	43
pourquoi	Jean-Jacques Maredi	46
simplement solitaire	Arlette Anave	48
tissages	Annie Christau	47
	Christine Ly	50
voyage	Marie-Claude Fournier	51

SAISON 2015
"Cela n'a pas de prix"

N° 90 : "Hors de prix"

(In)appréciable, (in)aliénable, (in)atteignable
 - C'est (pas) du luxe - Peut-être parce que je
 le vauds bien - Excessif, exclusif - Les joyaux
 de la Couronne - Consécration, Palmes et
 Rosette - Sur le marché des Lettres - Coûts
 subjectifs, coûts marginaux ? - Déflation,
 décroissance dans la langue - Culture, travail,
 santé - C'est folie - Expérience et mémoire -
 A bas la note ! - Ce qui est rare est cher, or...

Date limite d'envoi des textes
20 avril 2015

N° 91 : "Ecriture, domaine public"

Liberté, égalité et gratuité - Ecriture, service
 à la personne - Écrivains publics, cabanons et
 paillotes - Cartographies du Libre - Une
 certaine idée du partage - Don et contre-don
 - La mer m'a donné - Pillage et co-pillage -
 Pour tous ou pour quelques-uns ? - Faire
 société -

Date limite d'envoi des textes
30 juin 2015

N° 92 "Coûte que coûte"

"Impose ta chance, serre ton bonheur et va
 vers ton risque. A te regarder, ils
 s'habitueront." (René Char) - Le défi en
 écriture et ailleurs

Automne 2015



Abécédaire

*"Les mots qu'on nous donne, c'est comme
des parfums qu'on respire."*

Francis Cabrel

En théories, en files, en ribambelles ; en grilles, en flèches, en rébus ; en litanies, en grappes, en rosaires, ils sont là, les mots. À notre portée. Ils jaillissent des imagiers, remplissent les dictionnaires. Sur la planche du haut, dans le présentoir à droite, sous la pile de feuilles, à portée de clavier.

Nous feuilletons les rues de nos villes, tournons les pages de nos vies, plongeons telle une dague la pointe d'un Bic côté cœur, ils sont encore là, les mots : en attente d'usage, en demande de reconnaissance, en "souviens-toi". Nos mots, les vôtres, tes mots, lecteur... *mon semblable, mon frère.*

Les mots paraden, les mots se terrent. À la sortie de la récré, sous le carton toilé de la semeuse, soudain ils s'ordonnent. Les petits devant, les grands derrière. S'affublent de faux-nez, se préfixent, se suffixent. Commencent à se conjuguer. Quelques années plus tard, ils s'agglutinent, copulent, finissent par se mettre en famille. Un tiret, comme un deuil, parfois les décompose.

Que savent-ils ? Que cachent-ils ?

L'abécédaire n'en a cure. Il range, dispose, aligne. Il configure. Il joue l'ordre. Il se lève en alpha, se couche en omega. Il se veut complet. Mais vous, les mots, où se tient en vous ce qui palpite ? Où est le désir ? Où est le manque ? Quel est votre désordre ?

Auteurs, scripteurs, lecteurs, conscients de votre incomplétude, nous voilà prenant soudain votre parti. Nous rompons le rang. De vous, nous nous emparons. Vous triturons. Vous surlignons. Tirons le fil, dévidons la pelote. Nous rebrassons les cartes, permutons les registres, assemblons, désassemblons. Et tout cela, notre histoire, nos amours et nos peines, nos espoirs et nos peurs... tout cela, est-ce encore vous ? Ou déjà nous ?

En récits, en poèmes, en chansons ; en textes et paratextes ; en centres et en marges, à la recherche du sens de nos vies, c'est l'insu *des vôtres*, les mots, que nous décryptons.

Tel est l'ouvrage de chaîne et de trame, de laine et de soie, le foulard d'épaule nue sur **l'avenir** du monde, qu'en votre hommage ensemble ici nous posons.

*Filigranes (MN)
(8 mars 2015)*

*"Et l'homme assis ou debout à l'extrémité
le voici qui pleure un enfant"
Salah STÉTIÉ*

Alors comment savoir
Quoi rien
Rien qui pèse qui compte
Un effleurement de feuilles
Un effacement d'ombres
Une vie à peine
Elle respire
Élytre sur l'épaule d'un songe
Elle attend
Qui sait quoi
Un espoir au bout des doigts
Elle cherche une forme
Précaire insoumise
Elle vient avec
ses cheveux au vent
Le vent dans les branches
Les branches comme des bras
Pour attraper le ciel
Elle va ne la retiens pas
Elle est trop grande pour toi
Tu ne l'atteindras pas ne l'atteindras
Elle
Elle te porte va savoir
Elle et toi
La même *femme*

A-M. S.

Instrument

Alors ta peau vibre de silence.
Je n'en reconnais pas le chant.
Notre espace plus vaste que le touché
Résonne
Pensées au bord des lèvres.
Des mots entendus se glissent sous les doigts

Paroles du bois qui volent
Dans l'âme
Jusqu'à réveiller le génie
Moribond
Qui disait au-delà des dunes ce que la lune
Avait brillé aux seuls yeux ouverts

Je sonnerai même si personne ne veut écouter
Nous jouerons tant qu'ils marcheront et après nous
Ce seront eux

Obstinément

A.P

après-demain

ce que j'ai fait
d'une ramée de mots
sur ton corps
posée

trois brins
j'ai tirés
trois rubans de parole

perles de pluie
parure
la soie et bien plus
tout ce qu'en toi
pli
fut

ce que j'ai fait
de la hampe dressée
laiton fiché dans la dalle
de sa vérité muette
le galbe
j'ai poli

mais ce n'est pas un point
une virgule tout au plus
dans l'éternité

ce que j'ai fait
autour de ta demeure
tous ceux qu'ensemble
avons aimés
les ai
rassemblés

alors
la clôture
posée
l'avons
enjambée

Nous est un *miroir* sans fin

M.N (pour O.)

dès *l'aube*
je suis là
face à face
 face à ces loups
 qui se transforment en chiens
 pour nous tromper
 tromper nos vies
face à moi-même
à la lueur du jour
 ne finissant
à la lueur de nos vies
même
à l'aube renaissante
miroir aux alouettes
ils seront toujours là
 face à nous
sans que nous puissions les voir
 miroir sans tain
ils voient en nous
il faudra nous en défaire
 sortir
 au grand jour
fendre l'aube oser
 se regarder
 à pleines dents
chiens et loups
dans un seul
et même
miroir.

D. B.

Dès *l'aube*

Venus de tous horizons
Des hommes
Bâtisseurs de rêves et d'espérances
Jongleurs de langages
Vers l'atelier du savoir
S'activent *obstinément*
Des hommes
Chaque saison dans un chantier d'élégance
Les mots matériau d'excellence
Circulent s'échangent se partagent
Bientôt scellés dans le lacs des écritures
La pensée éclore se précise
Ouvre les champs de la connaissance
Des hommes
Témoins des temps passés et futurs
Offrent chaque saison
À leurs contemporains ébahis
Un bouquet fleuri de textes et de poèmes

Dès *l'aube*

À l'écart des modes et des fortunes
Les poésies s'envolent *obstinément*

C.C.

De l'aube au crépuscule

À *l'aube* du crime, il y a des rires et des clins d'œil,
Des crayons crissent sous les idées qui fusent...
Un ventre gargouille d'une faim impatiente :
Boudin et ravioles sont prévus pour le midi proche.

A l'aube d'une année, il y a l'horreur en marche.
Des âmes barbares entraînées dans un boléro de haine,
Bondissent pour tuer, tuer, tuer encore ! Douze fois.
De la cave au grenier, le sol et les murs trémulent...

Les mots, les cœurs, puis les armes font silence,
Les morts sont à terre, le crayon à la main.
Un crépuscule a surgi, bâillonnant la liberté !
Son voile est celui du féroce obscurantisme.

Dans la maison d'à côté, pleure un bébé rose.
Au creux du noir, il ignore bêtise et tuerie.
Il ne sait pas, mais il reçoit la peur en pleins pores,
Il sent l'odeur de la peste, du sang et de l'effroi.

Qu'à l'aube de sa vie d'homme,
Renaissent la *lumière* et l'espoir.
Que le cœur et la raison s'unissent
Pour soigner l'intelligence de l'humanité.

Cœurâme Blessée de Chantal Blanc.

Ch. B.

Le 17 janvier 2015.

À l'aube et solitaire

À *l'aube*

sans faiblir
s'immolent les poignards
le ciel saisissable déjà
et cet oiseau qui tangué
sous le trait de feu

vous ne saurez
lequel a veillé sous
la douce charpente
vénéneuse du songe

lequel est tombé
il ne dit pas son nom
se jetait
par les portes lapidaires
parlait aux cimes tranchantes
jouet des crêtes
entrebâillant les pluies
tout l'an où je fus
sa promesse

l'ébloui arrête là
si fort pesant
ne cédant pas

l'aurions-nous à peine entrevu
puisé d'une main aveugle
point mouvant
balise où tout se porte
échouée et *solitaire*

M-Ch. R.

Battements

Où est votre musique ?

Je t'entends vibrer là, au milieu de moi-même, en pleines rues et manifestations. Je t'entends, là où palpète le sang du cœur.

Là... battement des artères et battement des pieds.

Battement de tambour et de batterie aussi, au rythme d'un petit Théo 4 ans qui adore.

Là... battement et voyages, dans la tête, dans le corps, avec le scintillement des baguettes sur les instruments, avec le plat des mains sur les djembés ou sur les bidons.

Percussions éclatantes. Et mystérieuses répercussions.

Qu'est-ce qui bat au milieu ? Qu'est-ce qui bat ?

Qu'est-ce qui se bat ?

Je te sens cligner là, tout au bord de moi-même.

Je te sens, là où les cils éclairés regardent tant d'écrans.

Battement obligé ! Pour ne pas assécher les yeux qui fixent longuement. Trop longuement tous les écrans.

Là... battement de paupières, au rythme de mille mots qui s'alignent, s'envoient, se reçoivent et se font. Percussions silencieuses et mystérieuses répercussions. Qu'est-ce qui bat dans nos yeux si branchés ? Qu'est-ce qui se bat ? Qu'est-ce qui s'ébat ?

Je te vois frapper là, sur les flancs de moi-même.

Je te vois, là où tombe toute l'eau, toute larme.

Là... battement de la pluie sur les temps de mes vitres.

Celles que j'ai posées pour fermer, pour ouvrir.

Celles que j'ai enlevées. Celles qui sont cassées à coups de cailloux trop carrés. Battement de la pluie sur des vitres brisées.

Sur les toutes belles aussi. Percussions toutes mouillées.

Et mystérieuses répercussions. Qu'est-ce qui bat sur mes flancs vitrés ? Qu'est-ce qui s'ébat ? Qu'est-ce qui se débat ?

Je te tâte et te touche à la peau de moi-même.
Je te touche là... à fleur de... à fleur d'elle.
Papillons, demoiselles, alouettes, éperviers.
Là... battement d'ailes entre les plis de tous les vents.
Entre les lignes et dans les marges, sur les portées
des mouvements. Battement d'ailes, pour les transports
de la terre et du ciel. D'ailes coupées aussi.
Battement d'ailes coupées. Pulsations syncopées.
Percussions en volées. Et mystérieuses répercussions.
Qu'est-ce qui bat sur la peau de moi-même ?
Qu'est-ce qui débat ? Qu'est-ce qui rabat ?

Je t'écoute parler là au milieu de mes joues.
À mes questions de battement, tu réponds :
"C'est ta *musique*".

N. de S.

Battements

Bruits semant d'elle
Emmenés par les mots errants
Lumières furtives échouées distraitemment
Semble-t-il...
Serait-ce un détour de mémoire ?
Une musique peu connue ?
Un obstiné métissage ?
Hasard ?
Surprenants messages
Mots peaux
Mots roseaux solitaires
Solidaires dans les temps
D'autres compères, amis, repères,
Complices de moments en pensée
Et de pans de vie parsemés, puis gravés
En poésie douce amère
En réguliers séminaires
Bruissement d'Elle
Elle y est, là, transparente
Qui raconte en fils étranges
Quelques moments de connivence
Elle y sera demain encore
Comme le ferait la rivière
Creusant son lit dans la page
Lire
Relire
Tourner la page
Et revenir *parfois*
À la page précédente
Ou celle d'encore avant

Puis retourner au point futur
Magie de la trace
L'expérience écrite gravée légère
Mots tissés mâtinés
Acharnés
Jamais KO
Comme le vent
En pierres vaguantes
En mers encore inexplorées
Sur le *flow* d'une joyeuse et longue amitié
Fidèle
L'écriture ni ne bat
Ni ne ment
S'empare des mots de la tribu
Rempart
Par battements
Apaise

P. L.

Battements

La mer aujourd'hui grise sous le ciel gris étincelle par
endroits quand le soleil filtre à travers les nuages.
Vibre alors une lumière argentée.

Le cliquetis intermittent des galets quand la vague se retire
fait comme un chuchotis clair.

Face à la mer tout semble possible.

Peut-on laver nos folies sanglantes dans ce grand
balancement qui vient de l'horizon et y retourne ?

Peut-on inventer une histoire commune où toutes armes
tues seules les voix se croisent et s'affrontent ?

Le roulement doux des galets alterne avec la montée silen-
cieuse de la vague.

Des mots tournoient dans l'espace, grandes ailes déployées,
tour à tour obscures et lumineuses, endroit envers, essor et
plongée...

Des mots dilacèrent le cœur

et il se serre sur l'espoir en miettes
se tapit dans sa cage d'os

Mais d'autres l'appellent

et il bondit, s'exalte comme au premier jour.

Sur la plage des enfants s'éclaboussent et leurs jambes et
leurs bras tournent comme des soleils.

Tout *simplement*.

M.M., janvier 2015



A. B.

cursif, ive :
adj. 1792 ;
coursif ; 1532 ;
latin médiéval
cursivus,
de currere,
courir.

I. Qui est tracé
à la main
courante.
"On appelle
cursive toute
écriture
représentant
une forme
rapide d'une
écriture
plus lente".
(M. Cohen),

Lettres
cursives.
Subst. La cursive.
V. Anglaise.
Ecrire
en cursive.

II. Fig. V.
Bref, rapide.
Style cursif.
(Le Petit
Robert).

cursives


cursif, ive : adj. 1792, coursif,
1532, latin médiéval cursivus,
de currere, courir. 1. Qui est
tracé à main courante. "On
appelle cursive toute écriture
représentant une forme rapi-
de d'une écriture plus lente".
(M. Cohen). Lettres cursives.
Subst. La cursive. V. Anglaise.
Ecrire en cursive. 2. Fig. V.
Bref, rapide. Style cursif.
Le Petit Robert.

"Écrire... une vie en plus"

Un entretien avec Lucile Bordes,
auteure

Lucile Bordes, née en
1971 dans le Var, vit à
La Seyne-sur-mer.

Maîtresse de conférences
à l'université de Toulon,
elle anime également
des ateliers d'écriture.

Elle a publié deux romans
aux éditions Liana Levi :
*Je suis la marquise de
Carabas* en 2012 et
*Décorama** en 2014.

Un troisième roman est
en préparation.

**Décorama* a reçu le prix du
deuxième roman décerné par
Lecture en tête à Laval.

La venue à l'écriture

Filigranes : Comment es-tu venue à l'écriture ? Comment t'es-tu dit :

« Tiens, je vais écrire un roman... » ?

Lucile : En fait je suis revenue à l'écriture ! Je m'étais arrêtée quand j'avais commencé à enseigner en lycée et à analyser les textes des autres. Ensuite j'ai enseigné à l'Université, donc d'autant plus experte en analyse et d'autant plus empêchée en écriture. Même maintenant il m'est difficile de faire cohabiter les deux et de me dire : « Ce matin j'écris et cet après-midi je prépare mes cours ou je fais de la recherche. » J'ai beaucoup de mal à passer d'une posture à l'autre, ce sont deux modes de fonctionnement et de réflexion différents pour moi.

Ce qui m'a permis de revenir à l'écriture est un congé pour recherche, pendant lequel outre mes activités de recherche j'ai pu suivre un atelier d'écriture de 8 semaines, car j'avais du temps, j'étais dispensée d'enseignement. J'ai retrouvé alors des sensations d'écriture spontanée. J'ai réussi à quitter cette posture d'experte pour renouer avec l'écriture. Grâce à l'atelier d'écriture, j'ai réalisé combien j'adorais écrire, combien cette sensation me manquait, après je ne me suis plus arrêtée...

Pendant cet atelier je me suis mise à écrire pour moi, et grâce à lui j'ai réussi à mettre un point final, c'était la première fois que j'écrivais une forme longue, un roman, qui n'était pas *La Marquise de Carabas*. Avant d'être enseignante, j'écrivais des récits brefs, de la poésie, toujours des formes qui correspondaient à des émotions ou des instants que j'essayais d'attraper, je n'étais pas dans la construction narrative.

Avec l'atelier d'écriture je me suis rendu compte que j'avais des choses à raconter qui pouvaient intéresser et que j'avais des facilités à placer ma voix, à choisir mes mots (dans le texte, pas à l'oral) et je me suis dit que c'était là, pas loin, que je ne devais pas le laisser, l'oublier de nouveau.

Filigranes : Qu'enseignes-tu ?

Lucile : J'enseigne la langue française et la stylistique, donc vraiment l'étude des textes littéraires, et je ne suis pas sûre que ce soit un plus pour être auteur. On sait que les choses ont été dites, et du coup on arrive assez facilement à relativiser ce qu'on écrit. C'est dur de quitter ce rôle de censeur. Il me faut à chaque fois une déprise de ce savoir-là pour me mettre dans l'écriture sans me poser de questions parasites.

Filigranes : Après ce congé, comment as-tu fait concrètement pour continuer à trouver du temps pour l'écriture ?

Lucile : Je me suis mise à temps partiel : écrire était devenu très important, sinon j'aurais été malheureuse, vraiment. J'ai écrit *Je suis la marquise de Carabas* lorsque je travaillais à temps partiel, *Décorama* dans les intervalles de la vie universitaire en y consacrant par exemple certaines vacances ou certaines journées (je m'abstrais alors de tout le reste une journée par semaine). Je suis en train de m'organiser pour trouver du temps pour le troisième.

Écrire, c'est avoir prise sur le réel

Filigranes : Quand tu écris, tu arrives à écrire un jour et à reprendre une semaine après ?

Lucile : Idéalement, j'y arrive dans un premier temps, quand je me dis que j'ai envie d'écrire sur « ça ». Alors j'écris des petits bouts de textes, à la main, pas sur l'ordi. J'écris parfois une scène, parfois deux mots qui me semblent caractériser quelque chose. Là, ce peut être très décousu. Mais à partir du moment où j'entre dans la rédaction, j'ai besoin de temps devant moi, ce temps d'écriture est contraignant et peut faire concurrence avec le travail à l'université, avec la vie de famille... tout devient moins important d'un coup.

Souvent je repousse les moments d'écriture pour être sûre d'avoir du temps devant moi, pour ne pas désertier sur les autres fronts. Beaucoup d'auteurs qui travaillent

écrivent tous les matins 2 heures, moi je n'y arrive pas. Il me faut beaucoup de temps pour entrer dans l'écriture, et encore davantage pour en sortir. Quand j'écris un article de recherche, je peux être très concentrée, oublier l'heure, mais malgré tout j'ai gardé une idée de ce qui m'entoure. Alors que dans l'écriture je suis complètement immergée.

Je pense que c'est parce que c'est fragile et que je dois me couper de tout. Je ne suis pas dans un état de transe, si quelqu'un sonne à la porte, j'ouvre ! Mais ma conscience est tout entière absorbée dans l'écriture, plus que dans les autres activités de la vie.

En fait l'écriture est un peu addictive : tu peux être sevré pendant de longues années, comme je l'ai été, et quand tu commences, tu ressens que la vie est plus riche et plus excitante. L'écriture n'enrichit pas ta vie, mais tu en as une en plus, il est difficile ensuite d'y renoncer ! Ce n'est pas en termes de « vide », de « vacance » : tout se passe au contraire comme si la vie s'était resserrée, et toi tu vas devoir l'écarter pour faire de la place à cette vie en plus.

Filigranes : D'où penses-tu que te vienne cette envie d'écrire ?

Lucile : Il me semble qu'elle vient de la lecture. J'ai eu un vrai choc esthétique dans mon enfance, en CP quand j'apprenais à lire. J'avais le sentiment qu'en maîtrisant les mots je maîtriserais le monde, j'ai donc compris comment ça marchait et j'ai lu d'un coup toute seule, sans rien dire, tout le manuel de lecture.

Il y avait plein de textes, parmi eux se trouvait le poème de Verlaine « Il pleure dans mon cœur... ». Je revois bien la disposition sur la page. Ce fut un gros choc, c'était un trésor, je me suis dit que c'était extraordinaire d'avoir pu écrire cela et je l'ai appris par cœur... Je devais être une petite fille mélancolique ! Je n'ai aucune capacité de mémorisation des poèmes, j'essaie souvent de les apprendre mais je les oublie, sauf celui-là. Le choc a été trop trop grand, je n'en ai plus jamais retenu un en entier !

Après est venu le plaisir de dire les choses. J'étais une enfant un peu angoissée, quand j'ai su lire j'ai écrit tout de suite, toujours pour dire des sensations, écrire me permettait de les fixer. Voilà pourquoi la forme brève m'a longtemps convenu, elle me permettait d'être là, bien là, en prise avec le monde. L'écriture ne me permettait pas de m'échapper, mais au contraire d'être sûre de ce que je vivais.

Tisser le réel et la fiction

Filigranes : Quelle différence fais-tu entre le roman et le poème ?

Lucile : Le roman permet de réécrire le monde pas nécessairement tel qu'il est. Je savais grâce à la forme brève que je peux écrire le réel, mais cette écriture-là est pour moi très exigeante, condensée, et je ne me sens pas vraiment libre d'inventer. Dans le roman, je voyais une forme de liberté, la possibilité d'introduire un personnage, de la fiction.

Filigranes : Malgré tout, on peut se poser la question de la part du fictionnel et de celle de l'autobiographie dans *Je suis la Marquise de Carabas*.

Lucile : Le point de départ existe vraiment : j'ai enregistré mon grand-père me parlant du théâtre Pitou. La partie en je/tu est plutôt biographique, même si on se permet de réaménager la réalité ; celle à la troisième personne, plus épique, correspond à une écriture dans les trous du récit enregistré. Mon grand-père se rappelait des éléments qui étaient déjà du discours rapporté de son propre grand-père... j'ai imaginé tout ce qui manquait.

Il est très difficile de faire la part, une fois que le livre est terminé, de ce qu'on a imaginé et de ce qui nous a été donné. Parfois les lecteurs ont des questions précises sur la réalité de tel point du récit, et je ne sais pas leur répondre. Il faudrait que je cherche pour savoir si c'est mon grand-père qui m'a raconté cette vérité-là ou si j'en suis l'auteur. Par exemple, j'évoque dans le livre une photo des personnages prise au col de la Madeleine. L'éditrice m'a demandé si j'avais cette photo pour la placer en couverture, je l'ai donc cherchée pendant 15 jours, j'ai remué mes archives, j'ai cru l'avoir rendue à ma mère... J'ai retrouvé le commentaire du verso de la photo que j'avais gardé en mémoire (« Le sourire de maman quand elle a vendu 5 places à 5 francs »), mais derrière une autre photo ! J'ai compris à ce moment que la photo n'existait pas, je l'avais inventée ! C'est un exemple typique de collusion des deux plans.

Filigranes : Et pour *Décorama*, le réel de départ, c'était le cimetière ?

Lucile : Je savais que j'allais écrire sur cet endroit, l'ancien logement de fonction du gardien du cimetière.

En fait, j'étais comme Georges, le héros : je passais devant quand j'allais au lycée et je me demandais comment quelqu'un pouvait vivre là, à la frontière entre morts et vivants ! Et quels vivants : des gamins brillant en se rendant en cours de sport ! Lui se tenait entre l'espace du cimetière et la route passante. Que quelqu'un vive là me semblait improbable. Je suis partie de cette question : Qui peut bien vivre là ?

Je ne l'ai jamais rencontré, j'ai failli lui offrir un exemplaire mais j'ai trouvé cela prétentieux ; il risquait de mal le prendre, je me suis abstenue. Donc pour moi, celui qui vit à cet endroit-là, finalement c'est Georges, avec cette histoire-là. Le roman sert à répondre à cette question. Pour *La Marquise*, la question était : Pourquoi mon grand-père n'a-t-il pas raconté cette histoire plus tôt ? Pourquoi a-t-il tu cela ? Pourquoi ma mère et ses sœurs ont-elles absorbé ce silence ? J'ai imaginé une réponse à cette question : pour lui, il s'agissait d'un exil, et comme tous les exilés, il préfère ne pas en parler parce que c'est trop douloureux. Ce ne sera donc pas lui qui mettra les mots, mais la génération suivante, ou celle d'après... C'est ma réponse, ce n'est peut-être pas la sienne.

Filigranes : La réponse que tu donnes dans le livre est que lui n'a pas su faire vivre ce théâtre de marionnettes.

Lucile : J' imagine en effet un sentiment de culpabilité. Il est tombé au mauvais moment, il n'a pas su le faire vivre, n'a pas su garder le cinéma ensuite. J' imagine un homme qui a fait avec cette douleur-là, celle de ne plus appartenir au monde de ses parents. Voilà pourquoi je parle d'exil, et Georges, dans son genre, est aussi un exilé.

Filigranes : Donc tu construis des mondes en mutation, et des personnages se tiennent à la frontière, à la charnière de ces deux mondes.

Lucile : Ce sont des témoins, des passeurs un peu malgré eux, pas des gens qui ont des facilités à transmettre.

Être ancrée dans un lieu
et une culture
.....

Filigranes : Un autre point commun entre tes deux romans, est celui de la culture populaire.

Lucile : Je viens de là, en fait, et j'écris avec ce que je connais. Pour moi c'est une culture et un rapport au monde particuliers. Je les ai souvent aimés ou critiqués. Dans ce milieu on trouve une liberté de langage intéressante, de l'invention dans les mots. Le rapport au monde et au lieu est ce qu'il y a de plus intime et c'est ce qui me touche chez les auteurs. Pierre Magnan, par exemple, est du côté du conte, il

emploie le « nous ». Sa posture de parole m'intéresse : parler depuis une communauté qu'on met en scène, qu'on ouvre à d'autres et à laquelle on rend hommage finalement.

Et puis, il a une dimension visuelle extraordinaire. Quand j'ai lu *Les Courriers de la mort*, il a fallu que j'aille aux clues de Barles, pour voir si c'était comme l'image que je m'en étais faite. Une page, une demi-page ou une phrase évoquant le bruit de la mobylette la nuit dans les clues, ça valait Verlaine !

Filigranes : Tu es sensible à la dimension de l'oralité, une langue inventive qui n'est pas le français standard...

Lucile : Étrangement, quand j'écris, la langue qui m'aide beaucoup aussi est celle de Michaux que je relis souvent. Sa liberté lexicale, rythmique, est extraordinaire. Par exemple, dans *Voyage en grande Garabagne* et *Au pays de la magie*, Michaux liste des créatures et des métiers imaginaires, l'un d'entre eux, c'est le poseur de deuil ... Commenant à écrire *Décorama*, à réfléchir sur le personnage, j'ai dû relire Michaux. Ces auteurs ne m'aident pas forcément sur le plan thématique, mais pour leur rapport à la langue. Enfin, chez Liana Levi il y a une auteure que j'aime bien, c'est Milena Agus. Elle est sarde, parle le sarde, et écrit de courts romans dont les histoires, extraordinaires pour moi, se déroulent dans le milieu qu'elle connaît, où s'articulent le singulier et l'universel.

Un roman réussi est celui qui jette un pont entre les deux. On retrouve ça chez Maryline Desbriolles ; j'ai lu

Dans la route, j'étais admirative ! Elle raconte l'histoire d'une portion de route, de ceux qui ont vécu au bord de celle-ci ; elle revendique cet ancrage, dans et pas sur la route. Elle sait bien faire, elle aussi, pour faire entendre les gens de ce coin-là. Moi aussi, j'écris d'abord pour raconter des histoires, comme à la veillée, pour faire vivre un patri-moine commun.

Parler avec peu de mots

Filigranes : Est-ce que tu vois une évolution de ton écriture de roman en roman ?

Lucile : Il y a ce que j'apprends en réécrivant, et ce que l'ouvrage précédant induit sur le suivant. Pour *La marquise de Carabas*, j'avais une construction par tableaux ; je savais quelles scènes j'allais y introduire, et entre deux scènes c'était comme un chemin à parcourir, un gué. C'était rassurant, et en même temps j'avais la liberté : je rame-nais à la « pierre » lorsque je voyais que je m'éloignais trop.

Dans *Décorama* j'ai voulu moins d'ellipses. On essaie, on a besoin de faire des choix différents. Il y a ce qu'on apprend dans la mesure où plus on écrit et réécrit, plus on affine son écriture.

On dit souvent qu'il est difficile de supprimer dans la réécriture ; ce n'est pas du tout mon problème : pour moi, au contraire la difficulté consiste à étoffer. Je me suis efforcée de travailler différemment le rythme dans *Décorama* pour laisser la place au texte, pour qu'il puisse se développer.

Dans *Je suis la marquise de Carabas*, ça allait vite, c'était un peu une course folle.

Filigranes : On verrait bien que ce soit publié dans des journaux comme au XIX^e, avec « à suivre » !

Lucile : Venant de la « forme brève » et ayant besoin d'un certain silence dans le texte, j'ai beaucoup de mal à lire les romans où il y a trop de mots. Le découpage en chapitres me permet d'introduire un peu de silence. Quant aux ellipses, elles ne sont pas volontaires. Soit les éléments ne me semblent pas dignes d'intérêt, soit je préfère laisser le lecteur rêver sur ce qui s'est passé entre deux phrases, deux chapitres... et parfois, *a posteriori*, valider ou invalider ce qu'il a rêvé. Je fais assez confiance au lecteur pour combler ou pas les ellipses, mais certains lecteurs n'aiment pas. Certains m'ont dit qu'ils avaient beaucoup aimé *La Marquise* mais qu'il n'était pas possible de faire disparaître un personnage en 4 mots ! Ils étaient frustrés ! Mais moi je trouve bien aussi de frustrer le lecteur, pour qu'il reste dans le désir !

Entre laisser venir et planifier

Filigranes : Et pour ton troisième roman, que vas-tu expérimenter ?

Lucile : Je n'avais pas du tout arrêté de plan pour *Décorama*. J'étais partie du lieu et n'avais pas projeté mon récit... ce qui rend prisonnier des mots.

Pour le roman qui vient, je ne veux pas me retrouver dans ces affres-là, je choisis avant où je vais. Je conçois un plan, je fais provision de matière avant d'écrire. Mais l'écriture a cela d'effrayant qu'on ne peut tout prévoir. Dans *La marquise de Carabas*, je me suis rendu compte en cours d'écriture que la marionnette n'était pas un personnage secondaire comme je le croyais, mais un personnage au même titre que les autres, et cela je ne pouvais le décider d'avance.

Filigranes : Les marionnettistes créent leur monde tels des dieux, et en même temps, aussi habiles soient-ils, ça leur échappe malgré tout. Ils animent, mais la marionnette parle au-delà d'eux.

Lucile : Souvent j'ai l'impression que tout est extrêmement fragile. J'avance sur un fil, je ne suis pas marionnettiste mais funambule. Heureusement il y a l'idée de départ, à quoi tu peux revenir quand tu sens que ça peine, tu peux alors revenir à cette intention-là.

La voix du conteur

Filigranes : Le théâtre de marionnettes pour *La Marquise* ; la décalcomanie et le décor dans lequel on fait entrer des personnages pour *Décorama* : les personnages apparaissent, mais le décor est premier.

Lucile : *Décorama*, le roman ne s'intitulait pas ainsi au départ. L'idée du titre est venue parce que le personnage se revoit en train de jouer avec ses Indiens. Après coup je me suis dit qu'effectivement il

vit dans un décorama. On a choisi ce titre *in extremis*. Il m'est apparu que ce qui compte est le lieu, les personnages sont de passage, le lieu se modifie... Le personnage principal veut en garder une image idéale qui ne correspond pas avec la réalité. Je n'avais pas fait le rapprochement avec le décor de marionnettes, mais maintenant c'est évident.

Filigranes : Une mise en abyme du spectacle vivant...

Lucile : C'est peut-être parce qu'en fait je n'écris pas un roman mais raconte une histoire. Dans ma tête c'est un conteur qui conte - je commence par dire où ça se passe - les personnages apparaissent progressivement. L'amorce est ténue, c'est le point de vue de quelqu'un sur quelque chose. Ensuite tu donnes une voix à ces personnages, tu les entends, ils ne peuvent plus dire et faire n'importe quoi.

Filigranes : Ton histoire viendrait des mots que tu choisis ?

Lucile : Beaucoup. Le cliché "le personnage m'a échappé" ne m'a jamais paru très crédible, surtout en tant que linguiste. Ce ne sont pas les personnages qui échappent, c'est la matière qui commande. En écrivant des formes longues (je ne l'avais pas senti pour les formes brèves), j'ai découvert que les mots et le rythme commandent jusqu'à des choix d'intrigue ou de caractérisation des personnages. La matière résiste, a son épaisseur. Même si on sait où on va, on n'y va pas forcément par le chemin prévu.

La réécriture

Filigranes : Le premier roman que tu as écrit pendant ton année de congé, tu l'as gardé dans un tiroir, c'est bien ça ?

Lucile : Non, je l'ai envoyé chez Liana Levi et d'autres éditeurs aussi. J'ai reçu des réponses type et deux réponses non type qui s'annulaient ! L'une disait que l'histoire était géniale mais le style trivial ; l'autre que le style était extraordinaire, mais l'histoire banale...

Ne pas être édité ce n'est pas grave si on nous explique pourquoi et comment on peut s'améliorer. Ces deux lettres, comme la plupart des autres réponses, étaient signées par des hommes. J'ai alors décidé d'envoyer ce texte à des femmes, pensant qu'il était peut-être écrit pour des femmes. Je l'ai envoyé à Liana Levi, Anne Carrière... J'ai reçu également des lettres type et un coup de fil de Liana qui m'a dit qu'elle ne le prenait pas mais que je lui envoie le prochain.

Le second manuscrit, Liana l'a accepté, et on est entré dans une phase de réécriture. J'ai tout découvert, je ne connaissais rien de la relation d'un auteur avec son éditeur. Pour moi, une fois qu'on avait un éditeur, le boulot était fini. Mais en fait, cela ne se passe pas du tout ainsi. J'ai appris la réécriture, qu'on pratique ponctuellement en atelier mais sans en mesurer forcément les enjeux, cela reste ludique et c'est très bien.

C'est la réécriture qui fait faire le pas, à mon avis, entre le texte qu'on

écrit pour soi et celui qu'on écrit pour être lu, ce n'est pas le même.

Filigranes : Comment procède Liana ? Elle te fait des remarques précises sur ton tapuscrit ?

Lucile : Liana fait des remarques sur les passages qu'elle aime, ou aime moins, cela reste indicatif et général. Le vrai travail, je le fais avec celle qui est mon éditrice, Sandrine Thévenet et qui est ma lectrice idéale.

Elle sait souvent avant moi où va le texte ; elle me fait des remarques beaucoup plus précises et me demande ce que j'en pense, si je ne pourrais pas déplacer cet élément, formuler différemment cette idée pour la mettre en valeur. J'ai très peu de recul sur mon texte, il s'agit donc d'un vrai dialogue durant lequel elle m'amène à formuler les choses : elle me renvoie le manuscrit avec ses notes. Je les suis ou pas, mais je m'aperçois qu'elle a souvent raison et qu'en écoutant ses remarques mon texte gagne, devient plus lisible ! Pour moi, c'est le premier jet, le plus juste ; mais je comprends bien que ce n'est pas forcément celui qui est publiable.

La rencontre des lecteurs

Filigranes : Et que se passe-t-il lorsque tu rencontres les lecteurs ?

Lucile : Certains lecteurs ont enrichi la vision de mon texte ; d'autres ont fait leur propre texte, ce qui peut être déroutant ! Ce qui est dur aussi, c'est que les gens te voient comme un auteur. Je pensais que

c'était le livre qui faisait sa vie, mais j'ai appris qu'il y avait la période de promotion où on accompagne le livre, ce qui signifie s'exposer, soi. Devenir une personne publique, même dans la toute petite mesure d'un premier roman, c'est particulier. On découvre un monde médiatique, dans lequel un article en amène un autre. Je ne soupçonnais pas que je devrais parler de moi, je ne pensais pas m'exposer autant, me retrouver sur une avant-scène. Je ne l'avais jamais vécu : face à un amphithéâtre, à la fac, je ne parle pas de moi.

Filigranes : Qu'attendent les lecteurs de ces rencontres ?

Lucile : La plupart du temps ils attendent de te dire qu'ils ont aimé le livre, les gens sont extrêmement bienveillants. Du coup ils sont curieux de toi, ils veulent savoir comment tu l'as écrit, combien de temps tu as mis, si tu vas en écrire un autre. Ils veulent te dire ce qui leur a plu.

Parfois tu arrives dans un lieu où le travail en amont n'a pas été fait, tu présentes ton livre et c'est beaucoup plus ingrat. Aujourd'hui je ne fais plus que des rencontres travaillées en amont, ou dans le cadre de festivals ; dans ce cas les gens m'ont lue. Moi, je ne sais pas bien donner envie de lire mon livre ; je suis nulle aussi dans les émissions de radio ou de télévision, parce que l'interaction est faussée. J'ai mis du temps à comprendre qu'il ne fallait pas chercher à répondre aux questions. Tu prends le mot qui t'intéresse et tu rebondis, au lieu de répondre comme une bonne ensei-

gnante à la question posée. On attend que tu dises quelque chose d'intéressant, qu'il y ait du rythme.

Devenir auteur

Filigranes : Parlons de tes autres activités. Quelles différences, quelles ressemblances vois-tu entre l'écriture romanesque et l'écriture d'un article de recherche ?

Lucile : Pour moi ça n'a rien à voir. Écrire sur les mots des autres... Je suis linguiste, je ne peux pas me permettre d'en dire n'importe quoi. Je suis dans la maîtrise. Je mobilise des savoirs théoriques. J'analyse. Je vérifie des hypothèses. Je rédige des conclusions.

Écrire de la fiction, c'est presque l'inverse : coller aux mots, laisser venir, accepter de ne pas savoir, et qu'il y ait du jeu. Mais écrire pour la recherche m'a servi : je sais plus que d'autres auteurs qu'un texte a différents états (un article a toujours plusieurs versions, il « bouge » encore après la présentation qu'on en fait à un colloque) et qu'on a toujours intérêt à discuter de ses choix.

Filigranes : Tu animes à ton tour maintenant des ateliers d'écriture. Quels liens fais-tu entre ton écriture et l'atelier d'écriture ?

Lucile : Je les vis comme des choses vraiment différentes. Quand j'anime, j'ai le souci des autres, je mets une autre casquette. Je mets en jeu mes compétences universi-

taires. Je redeviens analyste, avec des outils propres à la linguistique. Ou alors je fais un travail de lectrice : je fais remarquer un moment fort, je suggère de se laisser aller dans ce passage, ou de laisser tomber quelque chose qui alourdit. Devenir le lecteur de son propre texte, ce n'est pas facile. Chaque personne a sa limite, son seuil de réécriture. Ceci dit, l'enjeu en atelier et dans la publication n'est pas le même. Certains écrivains réussissent de beaux textes, mais ce ne sont pas des auteurs.

Filigranes : Qu'est-ce qui fait qu'on est un auteur, alors ?

Lucile : C'est qu'on accepte d'être publié, clairement. Pour être un auteur il faut en avoir envie. Une année, j'ai mené un atelier d'écriture incluant un projet de publication, c'était presque du coaching. Ce fut une expérience très intéressante. Les personnes arrivaient avec un projet d'écriture, je ne les lâchais pas, je les amenais au point final, c'était super. Ils étaient quatre, très contents. Mais aucun n'a envoyé son texte à des éditeurs, n'a accepté d'être jugé par un anonyme pas nécessairement bienveillant avec le risque que le projet lui échappe. Maintenant je sais quelle est la différence entre quelqu'un qui réussit un texte et un auteur : c'est la démarche particulière de la publication.

*Entretien réalisé et mis en forme
par Monique d'Amore, Teresa
Assude et Michèle Monte*



A. B.

Toute une vie

Debout ! Désormais, il vivrait en homme debout. Ainsi le décida Giorgù. Il était dégourdi, Giorgù, et aimable, toujours prêt à rendre service. Il ne s'est pas rendu compte qu'il s'était fait prendre dans une souricière mafieuse, à transporter des jerricans d'essence de la frontière à la capitale

Quand il a pris position pour défendre les plus faibles, les victimes d'injustices, "on" lui a fait comprendre que ce n'était pas possible avec son travail ! Il n'a pas obéi, il a pris parti, obstinément. Alors les ennuis ont commencé. Il a subi "agressions accidentelles", vol de ses maigres biens, incendies, accusations mensongères... Il a été tabassé au coin d'une rue, un soir et laissé pour mort.

Mais il a une force de vie incroyable : elle s'appelle Nina et leur petit bout, Mateo. Un jour, "les hommes en noir" s'en sont pris à l'enfant à la sortie de l'école. Alors là, c'en était trop. Il n'a pas hésité, Giorgù, il a fui son pays avec sa famille.

Ils ont décidé de vivre debout maintenant. Ils retrouveraient une terre d'accueil, la planète est vaste ! La France, tiens ! Le pays des droits de l'homme ! Ils avaient cherché sur Internet un endroit qui ressemble à la campagne de leurs grands-mères, avec des noyers, des oies, des maisons en pierres... Ils arrivèrent droit dessus, en Aveyron. Ils savaient que ce ne serait pas facile, mais de là à coucher dehors tous les trois serrés l'un contre l'autre ! Ils n'avaient pas prévu des nuits si froides, fin février...

On ne refait pas sa vie, elle se poursuit. Mais on peut décider de la modifier, de bifurquer, de toujours avancer. Refuser le travail au noir, mais accepter le bénévolat dans un atelier de jeunes réparant leurs vélos, scooters et mobylettes par exemple. Ils tissent tout un réseau amical et chaleureux, contre les décisions iniques de la préfecture qui leur assigne une OQTF (obligation à quitter le territoire français). Ils résistent, malgré une séparation pendant plus de huit mois. Des villageois se mobilisent, les logent, les soutiennent. La famille finit par se retrouver. La tribu familiale s'élargit à une tribu d'amis.

Là où il y a de l'amour, la vie s'épanouit, où que ce soit sur cette planète. C'est la grande loi de cette terre, le tribut de la *tribu* pour survivre.

Liquidation d'inventaire

dériver dans un *battement* de *lumière*
franchir les *zones* de *tempête* d'un *miroir* à *trous* de *mémoire*
devenir *musique* de torrent aux fugues emportées de roche en *pierre*
dans une *averse* de pollen disséminé pour la *fécondation* de fleurs sauvages
veiller *ensemble* en *humble tribu* au *tissage* du *métissage*
remplir de *whisky* une *figue-coquillage* aux *fragments d'aube nomade*
l'offrir au premier venu errant en *Xaintrie* grise dans les brumes de la Maronne
griffonner distraitemment une *femme-roseau* légèrement courbée
suivant des *yeux* la démarche hésitante d'un orobothriurus *wawûta*
bondir joyeux dans les herbes folles d'heures vagabondes
ôter le manche de la *cognée* pour *éclairer* le *maintenant* en *chantier*
raconter sur *YouTube* le conte à rebours des fausses routes d'un *reste d'utopie*
parler *simplement* mais *justement* avec sa voix *d'insurgé*
apaiser ainsi *brûlure* et *K.O. debout* à démesurer le chemin inaccompli
désirer la flamme de l'instant malgré l'abondance du manque
inviter le *futuréalisme* à incandescendre dans la passagèreté
rejoindre quotidiennement le *secret* en cavale dans l'inapparent
creuser obstinément l'ombre pour en *dévoiler d'éclatants horizons*
puis *appeler* à *rompre* les amarres et *s'épancher* dans l'oubli
poursuivre alors le *voyage* en *figure solitaire d'avenir cruel*
vaguant d'encore en pourtant dans les ruines d'instant
mélange étrangement *transparent d'après-demain* sans *phare*
essence immobile d'imminence suspendue
aux ombres écloses de junkîle flottante
encalminée soûle et nue sous les nues
en épave de mirage *échoué*

P. F.

Il pleut Bergère

Éclairer.

Geste machinal : clic.

Voici le soir qui pointe.

Voici l'orage qui menace.

Une feuille roussie se faufile à travers la fenêtre,
des gouttes s'écrasent sur les vitres grandes ouvertes.

Boucler la fenêtre ?

Pas encore.

La ménagère expire poussivement.

Tellement de chaleur lourde en cette fin de journée
de ce mois d'octobre jaunissant : c'en est oppressant.

Attendons.

Besoin d'air.

Pour continuer la guerre contre la sournoise poussière qui
pique la gorge.

La maîtresse de maison pousse un nouveau soupir mélodramatique.

Rrrrrrrrrrr ! Maudite poussière, maudit ménage !

Bisque, bisque rage.

Les travaux ménagers ne sont pas sa tasse de thé.

Jouer à mots perchés sur ordi ou papier, voilà sa préférence.

Mais n'as-tu pas vu les petits moutons qui faisaient le dos rond ?

C'est bon, courage, lançons-nous dans la bataille :

balai, pelle, seau d'eau, pièce à frotter.

"Bonsoir, bonsoir les Motsquifontdesphrasesquifontdestextes,
bonsoir, à plus tard..."

Elle se penche, attrape les derniers flocons duveteux obstinés,
réfugiés dans un coin de la chambre.

Eh bien donc mais voilà la prosodie qui fausse compagnie.

Mission accomplie.
La chambre reluit comme un sou neuf !
Et tiens, ploc, ploc, ploc, ploc, il commence à pleuvoir.
Vite fermons la fenêtre.
Hé ! Hé ! Les blancs moutons sont rentrés...
Allons sous la chaumière ? Oh ! point de chaumière...
Plutôt soignons notre âme.
Là-haut, dans la mezzanine, où l'ordi s'impatiente...
Allons, dans le bruit de l'averse tombant drue maintenant,
tenter de rattraper les mots insolemment enfuis.
Au passage, "miroir, mon beau miroir", un rapide coup d'œil,
une grimace.
La glace, dans un clair obscur complice, lui renvoie une image.
Aucune bergère surannée, non.
Mais le reflet d'une dame à la mode de chez nous, plus très
jeune, aux traits las, déraisonnablement impatiente,
sereinement coupable de ses envies,
doutant parfois de ses compétences, hésitant sur ses choix,
tâchant avec constance de s'aimer et d'aimer,
rêvant encore d'une humanité qui ne perdrait plus le nord,
et qui espérait tout, n'attendait rien.
Ou l'inverse.
Ne rougis pas, *Femme*.

J. A.

Au-delà de la nuit

Étrangement

Le souffle brûle encore sous les cendres
Rien ne bouge
Le silence, presque éternel, emporte tous les souvenirs
Simplement, la vie
Les pierres immobiles, transparentes tiennent
Debout malgré les tempêtes

Apaiser
Ces brûlures cruelles, quotidiennes
Ces averses régulières et persistantes

Éclairé au-delà de la nuit
Le phare, debout, accroche encore les étoiles filantes
L'horizon se détache humblement

Tu franchis ce verger presque en fleur
Tu délies ces fils attachants
De mémoire presque effacée

Tu lis à voix haute ces griffonnages lancés en colère
Sans oser regarder en face celui qui t'écoute

Après-demain tu seras encore là
Pour sentir cette odeur des jours sans histoire

T. A.

c'est *folie*

de croire qu'on peut vaincre
la décroissance du langage
l'inflation de la haine
le tutoiement du morbide

c'est folie

de vouloir que le regard de l'autre
le regard croisé rencontré
maintiendra le fil de la vie
si fort et inaliénable
quand il est éprouvé
du fond de l'âme

c'est folie

un regard si exclusif
qu'il devient l'inestimable
force de vie
entre une mère et son enfant
venu du fond des âges
au-delà de l'humanité même

c'est folie

mais le sursaut de l'espèce
rend plus fort le désir de vivre

ce vivre ultime luxe

de l'être humain
pour sublimer la mort

vivre encore

vivre toujours
dans le regard qui vous a aimé

comme une parole chuchotée
qui s'éternise

D. H.

Lettre de prison

Les Baumettes, 20 août 2013

"Ainsi passe le temps dans ma cellule ce matin, comme beaucoup d'autres matins... découragement, tristesse rarement apaisée."

Chère Nicole, c'est la première phrase que je n'ai pu m'empêcher de t'écrire, car la nuit fut longue. Pourtant, je n'ai pas que ça à partager avec toi, tu le sais bien. Je reprends ta dernière lettre, posée à côté de moi. Tu m'écris que s'il te fallait choisir un seul mot dans le dictionnaire, ce serait celui de *fraternité*. Oui, pourquoi pas ! Tu me demandes quel mot, moi, je choisirais. Ce qui me vient de but en blanc, c'est *espoir*. Parce que, quand je vois ces mots gentils, d'encouragement, de solidarité pour moi, que vous m'envoyez tous, je me dis qu'il y a encore de l'espoir et c'est d'ailleurs pour ça que je continue, c'est pour ça que j'ai passé le mois dernier mon brevet de secourisme, ici, en prison.

D'ailleurs je le dédicace à vous qui ne m'oubliez pas. Si mon brevet pouvait un jour servir, ne serait-ce qu'à une seule personne, l'espoir ne serait pas vain. Et même s'il ne servait jamais, j'en tire dès à présent une forme de jubilation intérieure.

C'est ça l'espoir, c'est fait de petites choses qui nous donnent l'envie de nous lever le matin et de continuer le combat. Ce séjour en prison me fait creuser toujours un peu plus profond, à tous les niveaux. Un jour peut-être, l'espoir me fera la courte échelle pour m'aider à remonter à la surface. Je ne veux pas l'oublier.

Le mot " fraternité " que tu as choisi est aussi magnifique. Cela suppose que tu te bats pour les autres sur des idées et que, par ricochet, eux aussi se battent avec toi, sur leurs idées. Ainsi faire avancer les choses aussi infimes soient-elles, c'est ça la fraternité.

Madjid

N.B. Je viens de relire la première phrase. Je suis surpris de voir qu'en passant ce moment avec toi, elle s'est transformée. Les mots se sont amusés à changer de place. Pourtant la cellule est toujours là, mais ma tristesse, elle, est apaisée... ainsi est la vie.

G, comme GRIFFON.

L'apprentissage de l'écriture avait été difficile. Avant de tracer pleins et déliés avec aisance, Gabrielle avait vu ses pages biffées, barrées, raturées, zébrées à l'encre rouge par la plume sévère du maître d'école. Il lui avait fallu *griffonner*, griffonner légèrement, comme on balbutie avant de parler avec clarté, avec audace, avec autorité. Que d'ébauches sur papier froissé, chiffonné, maladroitement ! Gabrielle gribouillait comme on bredouille, la main se perdait en gribouillages de gribouillis. Les doigts hésitaient, tremblants, malhabiles. Gabrielle était gauche, et gauchère.

Mais ses visions allaient bon train. Elle imaginait des histoires fabuleuses, peuplées de griffons, des animaux extraordinaires, entre licorne et dragon. Elle songeait à la tapisserie de la Dame à la licorne blanche et pure, tissée de fils soyeux, elle pensait à l'oriflamme où se dressait un dragon à gueule rouge, à toison d'or.

Le conte était à peine lisible, elle griffonnait comme on bégaye mais de la source des mots jaillissait un récit sans fin, mouvementé, tumultueux. Sourcière, sorcière elle serait.

Plus tard, beaucoup plus tard, elle devint conteuse. Gabrielle se glissait dans les textes des autres, mais inventait aussi ses propres histoires. Contes d'Orient, contes des forêts noires et profondes du Massif Central et du Berry, contes d'autrefois, contes d'aujourd'hui, fantaisies fantastiques commençant par G, comme GRIFFON.

M-N. H.

À ton crayon !

"Si tu connaissais la force de ton crayon
Chaque jour, comme le marteau sur l'enclume,
Tu forgerais mon destin de ta plume.
Ainsi te parlent les prisonniers d'opinion.
Ils te disent aussi les cris du silence
La folle envie de vivre malgré le crime
Et la chanson de l'homme sans défense :
Si le poète sans les mots et ses rimes
Ne sait crier la vie et l'espérance ...
Pourquoi donc, depuis tant d'années,
Amnesty
T'inviterait à rallumer la timide bougie
Émergeant d'un triste réseau de barbelés ?
Amis des hommes, écoute-les t'interpeller !
Du fond de leurs prisons,
ils ont jeté leurs baillons.
Si tu connaissais la force de ton crayon
Chaque jour, comme le marteau sur l'enclume,
Tu forgerais mon destin de ta plume ! »

Plus que griffonner alors, s'insurger,
Obstinément !

C.I.O.

Poème écrit à l'occasion du trentenaire de la création
d'Amnesty International

Griffonner, un trait ici,
un trait là, aller et venir et
revenir. Mine de rien le dessin
apparaît, sort de la feuille
blanche entre l'ombre du trait
passé et repassé et cet espace
encore vierge que le crayon
renoncera d'explorer.

Griffonner de caractère en
caractère pour que tranquille-
ment le texte prenne sens, de
gauche à droite, de haut en bas
de la page blanche. Quelques
ratures, quelques gribouillis
d'encre si le papier se regimbe,
à moins que ce ne soit la
pensée ou une nouvelle idée
plus vive, plus ajustée.

Griffonner à la Daumier pour
percer l'abcès de la rage, de la
colère, à la Dürer dans une
étude talentueuse de la main,
griffer plutôt le métal chez
Rembrandt ou s'envoler en
arabesques avec Utamaro...

Tracer sans relâche de la
pointe de son crayon pour dire
et redire...



A. B.

L'utopie de l'insurgé

Insurgé fragile,
appliqué jour après jour au laborieux tissage
du voyage qu'il poursuit vers
de lointains horizons,
lui le nomade sans tribu
obstinément solitaire, debout toujours
métissage d'inquiétude et de sauvagerie insouciant
humble et joyeux pourtant d'un rire
éclatant de lumière, étrangement transparent.

On l'a vu dériver loin de tout phare
errant jusqu'à l'aube,
il reste à veiller, les yeux fixes, mais
navire échoué soudain malgré sa vaillance,
roseau mis k.o. par la tempête imprévisible.

Coquillage livré quotidiennement à l'averse des flots
qu'il voit franchir leurs limites et
bondir contre sa carcasse comme pour la rompre ensemble,
la creuser chaque fois davantage et simplement s'en amuser
au rythme de leur battement, obsédante musique
- telle la cognée s'acharnant à vaincre le chêne -
sans lui offrir le moindre espoir d'apaiser sa brûlure,
sans secours à appeler,
abandonné ainsi dans cette zone sans avenir
infime trou
réduit à son propre miroir, avec la pierre seule
à qui parler
à qui raconter sa mémoire.

Alors, le regard absent
vaguant sur le vide,
il tente de reconstituer les fragments d'un passé où déjà,
légèrement, tout se mélange.
Qui pourrait le rejoindre, maintenant,
clepsydre impossible à remplir,
sans figure de femme où s'épancher
sans corps à désirer
sans fécondation possible
sans chantier du futur
sans devenir pour éclairer le présent,
figue desséchée bien que jeune encore
simplement réduite à une vague esquisse,
celle qu'un dieu cruel et justement de passage
aurait pu distraitemment griffonner
sans jamais dévoiler le secret projet
de cette *utopie*.

P. L-D

*(P.S. Peut-être abandonnait-il en souvenir quelques mots
qui n'avaient pu trouver place dans son voyage :
après-demain, futuréalisme, wawita, whisky, xaintrie, you-
tube)*

**Musique d'encre
ou
Le temps des mots**

Le temps, la culture, ces grands sculpteurs
patinent notre intérieur, notre invisible,
nos joies, nos chagrins, nos silences.

"Être là !", comme suspendu, avec d'autres,
échanger de vive voix nos pensées réflexives,
mettre en mots des arrêts sur image libérés,
pour faire trace...

Sans écriture ou création pour prendre racine
que resterait-il concrètement
du partage de ces invisibles richesses ?

De belles paroles, du vent ?
Quelques grains de poussière égarés parmi les nébuleuses ?
L'odeur âcre des solitudes du désert ?

"La parole écrite n'a-t-elle pas pouvoir de peau ?"*
Et la musique des mots sur papier encré
ne tisse-t-elle pas l'ancrage des idées au fil du temps ?

A.S.

* Didier Anzieu, *Le moi-peau*.

Notules

Prodigieuse banalité de ce matin. Soleil et rosée blanche sur les graviers de l'allée qui scintillent, précieux. Murets du jardin comme neufs, nés du jour dans la pleine immobilité du gel. Plus loin, les oliviers veillent sur leurs ombres, les cyprès ne sont pas encore ébréchés par le vent. Banalité d'un dimanche clair.

*

Je pourrais ne plus être de ce monde obscur, l'aube n'en serait pas moins éternelle pour vos yeux, lecteurs invisibles. Une aube de l'an deux mille quatorze et cependant une aube naissante, fraîche, aussi désirable que la chute des reins de celle que vous aimez.

*

Je devrais louer cette flaque d'eau de pluie arrondie dans la clairière, car elle est un grain de beauté du monde, graine d'un ciel descendu en bleu ineffaçable dans ton regard.

*

Il arrive que le mistral au premier jour de sa colère te crispe, ride les ombres, casse une branche dans le pin gardien de la terrasse, devant le portique vert des enfants.
Parce que les enfants sont absents.
Parce que les ombres sont des chicots creux.

*

Et rien qu'un dernier vœu : revoir
Le jardin aux murets secs, son figuier jusqu'à
La pâmoison des filles molles.

*

Hautes herbes follement vertes entre les rails rouillés,
Avec le vent, vous survivez à la déraison du voyage.

*

Dans l'aujourd'hui, dans l'eau du jour, la pluie tiède a cessé.
Le talus de l'impasse offert aux lèvres des coquelicots,
te ressemble, je l'aime.

*

Quoi ? Toute une histoire de grands mots pour une menue poitrine orange qui ne bat plus ? Alors que tant de meurtres courent les rues dans le sang des humains ? Le vent souffle-t-il plus froid dans les plumes orange d'un rouge-gorge que sous les vieilles couvertures d'un SDF surpris par la nuit ?

*

J'ai désherbé d'inconnues grosses mottes. Brouette entre mes bras, les ai entassées dans l'angle mort du potager. Heureux comme lorsque j'ai corrigé un poème.

*

Dans ta poche, cachés dans ton mouchoir à grands carreaux carrés, il y a des restes d'enfance. Mais tu as déjà dit, écrit cela, crénom (sois poli, dirait maman), ne le répète plus comme un vieux radoteur. L'enfant ne reviendra plus t'aimer à deux. Une ombre s'est glissée entre vous deux et creuse ta prochaine terre. Tu devrais plutôt ce matin, en vieux cardiaque enrhumé de vieillesse, te moucher au soleil.

*

Visage avec des yeux de châtaigne bouillie, tu aimes À la folie cette douceur, visage corse D'une grand-mère inconnue. Son châte a dû traîner sur ta chaise d'enfant pour avoir noirci autant ton regard de famille.

*

Dans cette alcôve on a vécu en chiant chaque jour derrière un rideau gris. C'était un bonheur : s'accroupir sur le seau hygiénique tiède, entendre les grésillements d'une eau de Javel pure en rêvant... Ai-je cru au paradis dans les odeurs de cette alcôve ?

*

Porte Principale de l'ancien bain, Toulon. Après la grille à gendarmes, un ouvrier du port lit *Le petit Varois*, le quotidien communiste interdit dans l'enceinte de l'Arsenal. N'allez pas imaginer la mer étale. Mon père, le Taiseux, se hâte en 1936 vers un cri dans la Rue de la Fraternité. L'enfant naîtra dans son poing levé chaud. Les fins éclats d'obus de 1914 dansent autour de ses reins.

*

D'où vient qu'un bateau dans l'âpre odeur de la Corse,
t'émeuve ? La mère est-elle sur le pont et le souvenir comme
un baiser à la chair ? Le père a-t-il éclairé pour l'enfant les
superstructures du navire en arbre de Noël ?

*

N'oublie pas ton cache-nez.
Comme si la laine pouvait être maternelle dans le cou.
Paroles qui sous la voûte des épaules vieilles résonnent encore.
Dit-on encore aujourd'hui : cache-nez ?
Des mots peuvent-ils regretter le passé ?

*

Un vœu : que les vieux platanes de la cour de récréation que
nous avons côtoyés si longtemps non loin du bac à sable des
enfants nous ombragent sans nous vieillir.

*

Ah, si ma mère avait pu lire comprendre quelques-uns de mes
poèmes les plus simples, ceux à elle dédiés par exemple,
les plus tendres en réel, en mots pénétrés doucement de
silences...

M.M.

Marcel Migozi vient de publier
Des heures froides (L'Amourier).

L'entretien que nous avons mené avec lui en 2011 est en ligne sur
http://www.ecriture-partagee.com/02_Cursives/80-curs-migozi/80_curs_migozi.html

La proie

Pourquoi ne dors-tu pas ? Il est presque deux heures !

Couché, tu tends l'oreille aux mille petits bruits
Qui composent le chant résigné de tes nuits
Blanches portant le deuil des étoiles qui meurent.

Le cœur et les yeux lourds, tu laisses t'assaillir
Des craintes saugrenues, des tracasseries qui te blessent ;
Or, devant ces douleurs étranges qui t'oppressent,
Tu restes dans ton lit à geindre et tressaillir.

Le sommeil t'a quitté mais flotte dans ta tête
Comme un astre marin perdu dans les bas fonds.
Mille projets affluent, se font et se défont,
Le temps d'un cauchemar qui commence et s'arrête

Alors que tu ne t'es même pas rendormi
Et que vient du dehors la lune souveraine
Te caresser le front à travers la persienne
Comme pour consoler la peine d'un ami.

Tu comptes, sans bailler, la minute qui passe
Comme un mouton de plus dans ton rêve avorté,
Perdant encore un peu de ta lucidité
Jusqu'à ce que l'aurore obtienne enfin ta grâce.

Alors les animaux nocturnes se tairont
Pour qu'enfin assoupi, tu savoures la trêve
D'un repos alanguissant par le jour qui se lève.
Les démons de l'angoisse enfin te *lâcheront*.

J-J.M.

Lettres intimes, Lettres extimes

Simplement solitaire,

Fièrement,
A, première fait la fête et donne la joie.
A des autres, celle des naissances,
Des commencements.
Y Grec clignote pourtant vers la fin,
Soudaine lumière
De la liberté.

Les lettres sont joueuses,
En bandes elles sont plus fortes
Elles filent un noir pur
À l'angle du dire, du lire.
Elles frottent, éclatent le sens,
Joyeuses de désirer de tous côtés
Elles babillent.

Tour de la langue ou retour du même
Les temps s'en mêlent, finie la récré !
Elles cessent de s'agiter, condescendent.
À se mettre en rang
F rejoint la Femme, **H** l'hystérie
Et **J**, le sujet
Barré, c'est le mot
De leur nouvelle réalité

I pointe vers la ligne
Où l'Intime se détourne
Et vient le nouvel amour
Boussole d'Impossible?
L'Inconscient s'excuse,
Il est lisse
Comme une feuille de papier

Il peut aussi faire des miracles
I tombe toujours à pic,
Sur des lunes provisoires.
La ronde des M s'invite en douce
Celle de Malheur croise
Celle de Mémoire
Et celle de Mademoiselle

Sinueuses les lettres,
Leurs lignes fragiles se tendent
Vers des soleils brisés
Au bout de l'alphabet
Ma rivière les sépare
U de l'Ubaye, et V de Victoire,
Mon prénom de givre
Qui s'éloigne des glaces, *solitaire*
Simplement

A. A. Marseille
Janvier 2015

Tout un monde

Le monde n'est-il qu'un *tissage* sans fin ?

Un nouage un peu flou, follement emmêlé
Un tressage de mots lourds de correspondances
Ciels de bric et de broc et de fil en aiguille
Dans un bleu chimérique ou un sombre embrouillé
Un joyeux bordel monstre, un naufrage éperdu
Un exode toujours, peut-être un adagio
Un vivant pot pourri de la Babel nuance
Des nuages si fous ne voulant pas mourir
En pluies ou en pensées, sur des fleuves lointains
Un ailleurs en exil et quelques émouvances
Et tant de mouvements qui donnent le vertige
Des voix en mouvement, des mythes qui font corps
Des âmes qui se lient, des âmes confondues
Une douleur confuse comme une ombre au tableau
Sur les peaux de chagrin de nos alter échos...

Le monde n'est-il qu'infini *métissage* ?

Ch.L.

Les Gens du *voyage*

Pas facile de comprendre la vie des Gens du Voyage. Mais le moindre contact avec eux peut nous éclairer. Une de ces familles occupe un espace près du parking d'un centre culturel que nous fréquentons.

Nous ne connaissons pas dans le détail leur vie quotidienne mais nous rencontrons souvent leurs enfants habillés "chic". Leur jeune garçon rit et plaisante avec les ados étudiants. Il aime venir nous regarder dessiner par la fenêtre.

Sa sœur recherche le contact, assise en salle d'accueil, où sont mis à sa disposition des matériaux pour dessiner. Ouverte et discrète, elle profite de ces ambiances avec plaisir.

Avant l'hiver, entre rage et tristesse, cette famille sera contrainte de quitter son refuge pour habiter un local plus aux normes. Peut-être ne seront-ils pas trop éloignés de ce centre culturel ?

Ces gens s'acheminent souvent vers des *horizons* variés : réflexe de survie face à la précarité ? autres mobiles ? Nos peuples sédentarisés ne sont pas toujours accueillants. Mais un climat laïque offre aux migrants quelques ouvertures : la possibilité de résider en des lieux gérés par les autorités locales. Et aussi scolarisation des enfants. Belle avancée sociale.

M-Cl. F.

S'abonner à Filigranes

FRANCE- 4 numéros 30 €
ÉTRANGER - 33 € (Code IBAN sur demande)
4 numéros (soutien) 46 €
BIBLIOTHÈQUES : 3 numéros (soit un an) 27 €
Chèque à l'ordre de FILIGRANES.



Commander d'anciens numéros

"Du faire au dire" (N° 88)
"Un petit penchant pour l'écriture" (N° 87)
"Vagants extravagants" (N° 86)
"Dans le multiple" (N° 85)
"Éloge de la relation" (N° 84)
Le numéro + frais d'envoi : 12 €

"Saisons d'émancipations"

Le recueil des 82 éditos de la revue : 20 € + PTT (4€)

Travailler avec Filigranes

Les détails des trois numéros de la saison 2015
"Cela n'a pas de prix" sont à découvrir sur
www.ecriture-partagee.com

Envoyer des textes à Filigranes

Filigranes publie par principe des textes courts (1000 mots maximum, soit 5000 signes), en relation avec les thèmes annoncés. Sauf cas de force majeure, la revue ne prend en compte que les textes saisis sur ordinateur, qui lui parviennent par courriel. Plus d'informations sur http://www.ecriture-partagee.com/03_Fili_numero/a_fili.htm.

Filigranes - Revue quadrimestrielle

N° 89 "Abécédaire d'avenir"

Mars 2015

Directeur de la publication : Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER (*Fondatrice † 2013*)

Les Amis de Filigranes - Association Loi 1901 - ISSN 0296-6409 - 1, Allée de la Ste Baume - F 13470 CARNOUX

Dépôt légal

Dépôt chez l'imprimeur le 10 mars 2015.
Imprimerie Provençale - 13400 AUBAGNE.
DÉPOT LÉGAL 2^{ème} trimestre 2015

Le site de la revue :

www.ecriture-partagee.com

Filigranes

revue d'écritures

Collectif

DE LA REVUE

Ariette ANAVE
Jeannine ANZIANI
Teresa ASSUDE
Claude BARRÈRE
Chantal BLANC
Christian CASTRY
Monique D'AMORE
Nicole DIGIER
Marie-Claude FOURNIER
Christiane LAPEYRE
Michèle MONTE
Agnès PETIT
Marie-Christiane RAYGOT
Françoise SALAMAND-PARKER
Anne-Marie SUIRE
Ary SOUCHOT

Directeur

DE PUBLICATION
Michel NEUMAYER

Odette NEUMAYER

(Fondatrice † 2013)

FILIGRANES
1, Allée de la Sainte-Baume
F- 13470 CARNOUX-EN-PROVENCE
www.ecriture-partagee.com

(ISSN 0296-6409)

Filigranes, revue d'écritures, entend promouvoir les "hommes du commun à l'ouvrage" (Jean Dubuffet) et soutenir l'accès de tous au pouvoir d'écrire.

Aventure collective engagée en 1984 et poursuivie depuis, la revue a pour objet d'ouvrir un espace de coopération où l'écriture puisse se mettre en travail et où lecture et publication deviennent démarche partagée.

Lire un numéro de Filigranes, c'est repérer le dialogue des textes et découvrir comment les problématiques et thèmes proposés donnent matière à écrire.

Trois fois par an se tient un séminaire ouvert aux lecteurs et amis. C'est là que s'élaborent les choix éditoriaux contribuant à enrichir la réflexion de chacun au sujet de la création contemporaine.

N°89
Abécédaire
(Mars 2015)

Prix au numéro : **10 euros**
Abonnement 4 numéros : **30 euros**

Parution
quadrimestrielle